

Qu'il est doux, mon enfant, d'entendre le murmure
Du grand fleuve indompté,
Et d'écouter, rêveur, la voix de la nature
Parler dans la cité.

Eh bien, c'est un ruisseau près de la mer profonde ;
Elle et la terre sont les majestés du monde :
L'une a des palais d'or où l'on prend tes joyaux,
Et l'autre a des palais de corail dans ses eaux ;
C'est pour les couronner que le soleil s'allume ;
Sur le trône du globe étalant leurs splendeurs,
L'une y jette les plis de son manteau d'écume,
Et l'autre, le satin de son manteau de fleurs.

Si tu voyais la mer qui s'étend magnifique,
Et prend tout l'horizon !... Sa rive est un portique
Ouvert sur l'infini, la foi, la liberté !
Mais Dieu, plus grand encor que cette immensité,
D'un souffle, à tous les bords, conduit toutes les voiles,
Remplit tous les pays connus par l'œil du jour,
Et l'infini du ciel, plein de milliers d'étoiles,
Et l'infini du cœur, plein de soleils d'amour !

Tu m'aimes, mon enfant, ton regard qui caresse
Le dit sans cesse.
Beaux anges, il nous fait, contre nos cœurs brisés,
Vos cœurs posés ;
Vos âmes enfantines,
Et vos bouches divines,
Pleines de perles fines
Et de petits baisers !

Ta céleste tendresse est pourtant bien légère
Près de la mienne à moi. Sais-tu bien, mon trésor,
Tout ce qu'il tient d'amour dans le cœur d'une mère ?
Il donne sans compter, et puis il donne encor,
Notre amour est à vous, quand vous venez d'éclorre :
Il veille à vos rideaux,
Et vient, comme l'oiseau devant la jeune aurore,
Chanter à vos berceaux.

Mais Dieu te donne aussi sa tendresse éternelle,
Et la mienne à côté n'est plus qu'une étincelle ;
Car l'amour brille ainsi que le jour radieux :
La terre a les rayons, les foyers sont aux cieux.
Tout descend du Seigneur, et mon âme qui l'aime,
Et l'arbre qui t'ombrage, et ton soleil de feu :
L'univers gigantesque est l'échelle suprême
Qui commence à la terre et monte jusqu'à Dieu.

MME. ANAIS SÉGALAS.
(Enfantines.)

SCIENCE.

Les nations à l'Exposition Universelle de Londres en 1862.

DEUXIÈME PARTIE.

LE CONTINENT EUROPÉEN.—L'ORIENT ET LE NOUVEAU MONDE.

I.—L'EUROPE.

(Suite.)

La France jouait un rôle moins brillant dans la région des machines ; elle péchait non par la qualité, mais par le nombre des produits. Quand on avait longuement parcouru les files pressées des machines anglaises, qui occupaient à elles seules les deux tiers de l'annexe, on trouvait, dans un coin de l'édifice, rangées sur deux lignes étroites, les machines françaises. La Belgique et le Zollverein avaient une place presque aussi grande que la sienne ; l'Autriche elle-même et l'Italie étaient largement dotées, et il n'y avait pas jusqu'aux pays scandinaves qui n'eussent trouvé à exposer leurs rares outils. Évidemment, la proportion était mal gardée. Que l'Angleterre soit le plus important atelier de construction qui existe dans le monde, nul n'en doute ; mais nul ne doute que la France n'occupe le second rang, et qu'elle ne soit plus près d'atteindre la nation qui marche la première que de se laisser rattraper par celle qui vient la troisième. Ce n'est pas que la Belgique n'ait

une industrie des métaux très-active, plus active même que la France ; mais la faible étendue de son territoire ne lui permet pas de lutter avec nous pour l'importance de la production. Quant aux autres nations, quelque grands progrès qu'on ait faits en Allemagne et en Prusse, elles sont encore loin de pouvoir présenter au combat une armée complète. Le seul Etat qui eût pu prétendre à l'emporter sur nous, use malheureusement depuis deux ans son génie et son fer à fondre des canons et à cuirasser des navires. La France peut donc à bon droit réclamer contre l'opinion qu'un étranger aurait pu concevoir de son industrie des machines au palais de Kensington. Le visiteur, qui dans le bâtiment principal l'avait vue étaler pompeusement toutes les fantaisies de l'art et les splendeurs de la mode, et qui, dans l'annexe, la trouvait si modeste, aurait pu la juger bien frivole. Qu'il se garde d'un jugement précipité : nous avons et nous devons tenir à conserver le sceptre de la mode, mais nous savons que les plus grandes sources de la richesse sont aujourd'hui dans les machines, et nous n'en négligeons pas la fabrication ; qu'il vienne voir au Havre les chantiers de construction navale de Mazeline, à Paris les ateliers de Gouin qui exposait une belle machine à vapeur, ou ceux de Cail qui attirait tous les regards par son immense appareil de raffinerie ; qu'il aille au Creuzot, à Rive-de-Gier et dans d'autres grandes usines dont on regretait l'absence, il verra que dans l'industrie des métaux et des machines nous avons toujours suivi, et souvent devancé les progrès de l'Angleterre. Pourquoi donc ne nous sommes-nous pas présentés au concours avec tous nos avantages ? pourquoi y avait-il des abstentions regrettables, et pourquoi, parmi les marchandises qui sont venues s'offrir, avons-nous fait un choix de manière à dissimuler tout ce qui paraissait plus solide que brillant ? Peut-être par un effet naturel du goût national et par ce désir de plaire, commun à tous les Etats, qui les pousse à se parer dans ces fêtes de leurs plus beaux atours, même au détriment de la vérité et de leur intérêt commercial. Mais cette raison ne suffirait pas. L'intérêt commercial de la France n'avait d'ailleurs pas à souffrir d'un pareil étalage de richesses ; loin de là, ses bronzes et ses modes, très-recherchés à l'étranger, sont un des articles importants de son exportation. Les fabricants le savent, et savent aussi que leurs produits sont du nombre de ceux qu'il faut montrer pour solliciter l'acheteur. Ils les montrent donc dans toute leur variété ; ils les empilent en étages pressés, ne reculant ni devant le déplacement, ni devant la dépense dans l'espérance de faire connaître les modèles de leur maison et même de vendre sur place leurs plus rares curiosités. Les usines, les filatures, les tissages de grosses toiles et d'étoffes communes n'ont pas la même perspective, la plupart des chefs de ces établissements ne se font pas l'illusion de croire qu'ils vendront leurs produits dans la patrie du fer et des machines ; s'ils vont à l'exposition, c'est pour y chercher des juges et non des clients ; or, le stimulant de l'amour-propre agit sur eux moins vivement que celui de l'intérêt personnel sur leurs confrères, quelquefois même il les détourne par la crainte d'une comparaison dont ils s'exagèrent les dangers ; voilà surtout pourquoi tant de manufacturiers ne se sont pas donné la peine d'envoyer les échantillons de leur industrie. La commission française, qui avait reçu beaucoup plus de demandes qu'elle n'a pu accorder de places, se plaint de l'exiguïté de l'espace réservé à la France, et attribue à cette unique cause les lacunes de notre exposition. Sans doute les Anglais auraient pu nous offrir dans la galerie des machines une plus large hospitalité, et épargner à leur courtoisie un reproche qu'ils n'avaient pas eu à nous faire en 1855 ; mais la commission française n'explique pas par là pourquoi, dans l'emplacement dont elle disposait, certaines classes de produits s'étaient à l'aise en l'absence des autres. Ce n'est pas seulement dans un calcul de mètres carrés, c'est dans les causes morales qu'il faut chercher la principale raison de cette inégalité : on dit même qu'au peu d'empressement que certains gros manufacturiers devaient avoir par la nature même de leur industrie, il s'est mêlé quelque rancune contre le traité de commerce, les uns boudant franchement, d'autres, à qui on ne pouvait offrir qu'une place trop étroite, profitant pour s'abstenir d'un prétexte qui les dispensait d'un refus absolu.

Mais revenons au progrès des machines. Dans la plupart des manufactures de Leeds ou de Manchester, on montre au visiteur un bâtiment isolé où s'élève, soutenue sur d'énormes piliers de fonte, une gigantesque machine à vapeur dont le balancier oscille majestueusement : c'est l'ancienne machine de Watt, qui n'économise pas mieux la houille que ses constructeurs n'ont économisé la fonte. Sur le continent, et surtout en France, on est beaucoup moins riche en houille et en fonte, et partant moins prodigue ; aussi nos ingénieurs ont-ils dû s'appliquer à réduire la double dépense, et ils sont parvenus à faire des machines qui tiennent dans un espace de quelques mètres carrés et qui, fonctionnant sans bruit, avec un mécanisme simple, semblent au dehors ne se composer que d'une